Zeitschrift: L'Hôtâ

Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Band: 36 (2012)

Artikel: Souvenirs de vie = Seuvnis d'vie

Autor: Miserez, Danielle / Chèvre, Gilberte

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064644

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Illustrations: anciennes cartes postales de Mettembert des archives de la famille de Gilberte Chèvre.

Souvenirs de vie

J'aime me souvenir du temps où j'étais enfant. J'avais des frères et des sœurs, nous étions une bande de «rapides».

Depuis toute petite j'ai été habituée à partager et à travailler. Il restait pourtant toujours du temps pour aller dans les champs, les pâturages et les forêts. Je me souviens qu'en été il y avait parfois tellement de moucherons qui volaient à côté des fumiers qu'on aurait dit des sortes de nuages, mon Dieu que c'était beau.

Quand les cerises étaient mûres nous allions marauder. On cassait alors des branchettes bien chargées de fruits, qu'on appelait tchercas, et, pour fuir le garde, nous nous sauvions à travers vergers et champs jusque dans un coin pour les manger en cachette.

Il fallait aussi aider au jardin près de la maison et dans les champs, sarcler avec la petite pioche. Je gardais les vaches à côté d'un champ de trèfle, c'était vraiment difficile! Enfants, nous allions déjà aider à faire les foins, on nous aidait et on nous montrait comment faire les andains. Nous avions un grand bidon de thé emballé dans des linges mouillés pour le garder au frais. Que c'était bon par la grande chaleur, en ramassant le foin, de boire une gorgée de thé frais pour se rincer la gorge!

Depuis toute petite j'ai vu ma mère donner les premiers soins quand c'était nécessaire ou faire des panse-

Seuvnis d'vie

I ainme me seuvni di temps voé i étôs afaint. I aivos des frérats è des soeurattes, nos étins enne bande de

Dâ tote petete i feus aivégie è pairtaidgie, è traivaiyie. Porré è demoerait ainco aidé di temps po allaie dains les tchaimps, les pétures è les bos. E m'en s'vint c'était l'tchadtemps qu'è y aivait des cops taint de petétes mothattes que voulint à dito des f'mies qu'en airait dit qu'c'était des sôrtes de nues. Mon due ce c'était bé.

n

it

s, it

is é

a

ır

d

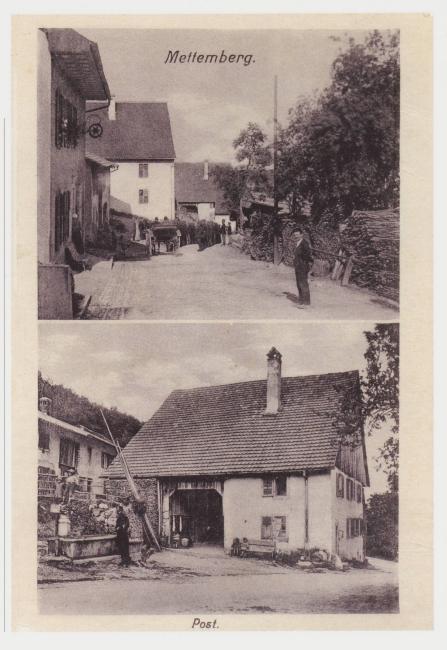
Tiaind les celiedges étint maiyures nos allins mairôdaie. Nos rontins des bainsattes bin tchairdgies, en aippelait çoli des tchercas. Aiprés nos s'savins di banvaid en ritaint to pè les voirdgies djeuqu'en in caire po les maindgie en coitchatte.

E fayait aiche bïn édie â tieurti pré d'l'hôtà è dains les tchaimpt, çharçhiaie aivo lai boetchueratte.

I voirdôs des cops les vaitches dains in tchaimpd'traye, c'était brâment malaigie.

Meinme les afaints édint po les foinaidges, an nos motrait c'ment boudnaie. Nos pregnins é tchaimps in bidon d'thé bin voju dains in moyie pannou po voirdaie lai frâtchou. C'ment çoli faisait di bin tiaind è faisait bin tchâd en raiméssaint l'foin d'en boire enne golatte po s'réchavaie l'guerguesson.

Da tote petete i ai vu mai mére faire des bouetchons en aittendaint



institutrices recevaient une formation de samaritaine à l'Ecole normale à Delémont.

Plus tard, devenue jeune fille, je suis allée à l'école d'infirmières de Fribourg. C'était un internat et nous étions surveillées comme dans un monastère. Les hivers étaient froids et les visites à la famille rares, la nostalgie de la maison nous prenait souvent mais, entre étudiantes, nous nous soutenions. La formation d'infirmière terminée, nous gagnions tout juste de quoi nous acheter une paire de bonnes chaussures en cuir. Puis je suis allée travailler dans différents hôpitaux: l'Hôpital de Delémont, les Cliniques réunies à Genève, d'où nous avions une jolie vue sur l'Arve, les sanas belge et lucernois à Montana, etc. A Delémont, j'étais la première infirmière laïque et certaines personnes ont eu de la peine à l'accepter: les religieuses travaillaient presque gratuitement pourquoi payer des infirmières?

En 1959, alors que j'étais responsable du service de chirurgie à Delémont, je quitte l'hôpital pour aller à Pleigne avec mon frère André qui venait d'être nommé curé de la paroisse. J'ai continué ma profession et je me suis remise avec plaisir au patois, qui me permettait d'être plus proche des gens.

A cette époque, il n'y avait pas encore les services sociaux et les gens,

ments en attendant le médecin: les | surtout les personnes âgées, étaient pauvres. Sans assurance maladie, aller à Delémont chez le médecin était une dépense importante. Ainsi, pendant vint-deux ans, j'ai soigné les habitants de Pleigne, Movelier et Mettembert, allant de ferme en ferme avec mon cyclomoteur Condor, et jamais je n'ai regretté ce choix.

l'habitais à la cure et j'avais une sorte de dispensaire à côté de la cuisine. J'avais reçu des médicaments de connaissances de Genève et je gardais des plantes médicinales que je récoltais et que les enfants m'apportaient. Ils savaient, par exemple, que j'utilisais des primevères officinales, aussi, chaque printemps, ils m'en apportaient de grands bouquets que je séchais et je donnais un bonbon aux enfants pour les remercier.

le travaillais en accord avec le médecin de Delémont et s'il fallait des médicaments que je n'avais pas dans mon stock, il m'aidait à les obtenir et faisait les ordonnances nécessaires.

Les habitants de nos villages vivaient presque en autarcie; donc pour les soins et les médicaments, les gens pavaient bien souvent avec des légumes, des œufs, du lard, une poule, quelques fois avec de l'argent. Quand il fallait quelque chose, quand quelqu'un était malade ou accidenté, les gens venaient à la cure par la porte de derrière et je soignais sur place ou je me déplaçais chez eux.

Une de mes malades avait son lit près de la fenêtre et si elle n'allait pas bien, elle me faisait des signes avec sa lampe de poche quand je passais devant chez elle. Je savais alors qu'il fallait s'arrêter.

Les jours passaient tout simplement. Je soignais les gens, j'allais récolter des simples, je cultivais le jardin potager de la cure et j'y écoutais la linotte qui avertissait ses petits quand le chat s'approchait.

Danielle Miserez d'après les récits de Gilberte Chèvre



Gilberte Chèvre est née à Mettembert (appelé alors Mettemberg) en 1918. Elle y a fait ses classes puis, après un séjour en Suisse al-

lemande, elle a accompli une formation d'infirmière à Fribourg et a pratiqué son métier à différents endroits, comme elle le raconte ici.



Danielle Miserez se passionne pour le patois et c'est pourquoi elle est allée parler des différences entre les

patois de la région avec Gilberte Chèvre. Elles ont aussi évoqué le passé et ce texte est le résultat d'une partie de leurs entretiens.

l'médçin ou bin soignie les dgens. I était régente. Dains ci temps-li en aippreniait è soignie en lai normâ école de D'lémont.

Tiaind i feus djuene baichatte i m'en seus allaie pai Fribourg cheudre l'écôle po les infirmieres. Nos leudgins chu piaice è nos étins churvoyies c'ment dains in covent.Les heuvies étins brament fraids è nos n'allins-pe bin s'vent en l'hôtà, des cops nos aivins lai grie main nos saivins nos sotni entre nos.

En lai fin d'l'écôle nos diaingnins djeute prou po nos aitchtaie enne pére de sulaie en tiue. I ai traivaiyie en l'hôpità è D'lémont, é Cliniques réunies è G'nève. Li nos étins bin piaicies en dchu d'l'Arve, c'était bé. I seus aichebèin aiyu â sana belge è lucernois

de Montana.

lit

as sa

al-

le-

é-

in

li-

nd

ez.

re

l-oi s s

É D'lémont i étos lai premiere laique infirmiere. Bin des dgens aint aiyu di mâ d'aicceptaie çoli poq' les r'lidgiouses infirmieres ne côtint quasi ran! Dali poquoi airait-é fayu paivie des laigues infirmieres?

En 1959, tiaind i étos réchponsabye d'lai chirurgie è D'lémont, i ai tçhittie l'hôpitâ po allaie dmoraie tchie mon frérat André que v'niait d'étre nommaie tiurie è Pleigne voé i ai porcheuyè mon métie, çâ li qu'i m'eur'boté à patois aivo piaigi po étre pu preutche des d'gens.

En ci temps-li è n'y aivait-pe ainco les Services sociaux è les dgens, chutot



les véyes n'étint-pe rétches. Sains aichuraince çoli r'veniait bin tchie d'allaie â méd'çin. Çâ dinche qu'i ai soignie des dgens è Pleigne, Movelier è Mettembert vingt dous ans d'temps. I allos d'hôtà en hôtà aivo mon teuf Condor. I n'me seus djemais r'pentu d'aivois tchoisi çoli.

I demoeros en lai tiure è peu i aivos enne sôrte de maigaisin è médicaments d'côte lai tieujenne. I en aivos r'ciait dâ des coegniéchainces de G'nève. I voirdôs aich'bin des médicinâ piaintes qui allos tieudre. Les afaints m'en aipporins aitot. Tot les bontemps els allins m'tieudre des cieutchattes qui soitchos po les djoyir po soignie. E afaints i beyos in bonbon po les r'merchiaie.

I traivaiyos dos les ôdres di méd'cïn de D'lémont. Se i manquos d'médicaments è m'faisait les ordonnances po les aivois en lai pharmacie.

Les dgens d'nos v'laidges vétçhins quasi tot d'loues produts. Po les soignie è po les médicaments è paiyint bin s'vent aivo des lédjumes, des ues, di laid, enne dgerenne, queques côps d'l'airdgent.

Tiaind quéqu'ün était malaite ou bin aivait aiyu in aicreutche è v'niait en lai tiure pai lai porte de drie. I l'soignos chu piaice ou bin allos tchie

Enne de mes malaites aivait son yé pré d'lai f'nétre. Tiaind è fayait pés-saie i m'faisait des signes aivo sai laimpe de baigatte!

Les djos péssint tot simpyement.I soignos les dgens, i allos ensennaie les

piaintes que voiréchant.

I faisos à tieurti d'lai tiure. I inmos bïn écoutaie l'tchaint d'lai yunatte qu'aippelaie ses p'téts po dire que l'tchait aippreutchait.

Danielle Miserez, d'après les récits de Gilberte Chèvre